

BORIS SCHREIBER

Une blessure invisible

Ne nous étonnons pas que ce livre ne ressemble à aucun autre puisque Boris Schreiber écrit ce qui ne s'écrit pas. Mais au prix de quelle blessure un romancier s'accorde-t-il des passe-droits, joue-t-il à se dénoncer lui-même, souffre-t-il de se savoir et de se vouloir seul, exilé, interdit, là où commence et finit toute littérature ? Boris Schreiber « passe outre » comme aimait à dire Gide : en revendiquant une certaine forme de monstruosité, sans doute cherche-t-il moins à se mettre en cause qu'à mettre en accusation un monde qui ne lui permet pas de vivre à sa mesure. Son drame n'est peut-être pas si irrationnel que ça ! « Je ne supporte pas d'être comparé aux autres », nous dit-il. Folie que d'espérer, que d'ambitionner d'être pris en compte, que d'être « vu » dans un monde où l'on se tourne le dos. Comment se rendre visible par l'écriture si les mots sont retenus, bloqués du côté où il n'y a pas de regard ? Les dieux se vengeraient-ils ? Boris Schreiber casse le miroir pour le traverser : « Je ferai de mon inécriture le testament de l'inexprimé. »

La Douceur du sang est le roman d'un défi, l'ultimatum d'un écrivain qui, saigné, saignant, refuse toute transfusion. L'auteur s'y met en scène de façon provocante. Nous le retrouvons au meilleur de sa forme, avec ce mélange ravageur et jubilatoire d'ironie, de tendresse, de cruauté, d'humour se plaçant en égale situation de victime et de bourreau dans la comédie de la création littéraire. L'auteur s'expose, s'offre (sans ménagement) à la vindicte des deux personnages principaux de son livre : l'un mythique « la Salope », l'autre qui n'est que trop réel « son ami Arnold ». Un duel ou plutôt un double combat livré avec autant de mauvaise foi que de perspicacité. La Salope n'a pas d'autre nom, elle creuse, ronge, tourne et détourne, elle avance inéluctablement avec son aiguille qui perce : c'est la vie qui tue la vie, le temps qui s'inverse pour détruire ce qu'il avait construit ou promis. Nous savons que le rapport de Boris Schreiber avec le temps est métaphysiquement conflictuel. Souvenons-nous de son roman (hors normes) *Un silence d'environ une demi-heure* (prix Renaudot 1996). Le temps n'est pas seulement pour lui une menace, mais une injustice personnelle qu'il estime sans rapport légitime avec sa propre vérité. D'où ce sentiment à la fois de mépris, d'admiration, de moquerie, envers « l'ami Arnold » cet écrivain qui, lui, compose avec le tic-tac de la réussite, de la renommée, de la flatteuse sollicitation.

Le portrait de « l'ami Arnold » est bouleversant. L'amitié décapante et corrosive s'installe entre l'écrivain qui s'autopersécute et l'écrivain qui s'autosatisfait. Échange diabolique de complicité au second degré. « Jeu de ballon », nous dit Boris Schreiber, la perversité et la prudence consistant à ne jamais le laisser tomber ou rebondir à terre, à tenir compte du caprice des dieux vengeurs, à entretenir l'ambiguïté de l'esprit de rancœur et du souci d'indifférence non sans avoir à supporter la sage inquiétude des femmes qui épouse ou muses d'occasion désespèrent d'avoir prise sur celui qui, dans « sa liberté ricanante », se dérobe à lui-même. À ce jeu, les deux écrivains sont tout ensemble leur souffre-bonheur et leur souffre-douleur : l'écriture de l'un, l'inécriture de l'autre, ne sont-elles pas, en ce temps de représentation obligatoire, le même fiasco ?

Tout au long du livre, l'auteur se cherche, se fuit, se « gourmande », entre la rage, la vraie revendication et la fausse jalousie, dans une désopilante lucidité, scrutant son miroir pour évaluer la dernière percée de la Salope, attendant de « l'ami Arnold » l'inévitable question assassine : « Est-ce que tu travailles à quelque chose ces temps-ci ? » Comment faire semblant de vivre en faisant semblant d'écrire ? Être, paraître et disparaître, lancinante épreuve des « hommes de papier ». La Salope mine notre auteur avec cette étrange « toussitude » dont nous devons, avec lui, contre lui, trouver la signification entre l'amertume, l'hostilité, le refus, l'insolence cette « toussitude » qui tantôt le rejette, tantôt l'emprisonne. Jusqu'où l'écrivain mérite-t-il d'être scandaleux ? Quel prix doit-on payer l'impayable ? Boris Schreiber n'a pas tort de se dire incomparable.

« Je suis le dilettante de mes travaux forcés. » Par quelle ruse puise-t-il la qualité de son roman dans ses défauts ? Il nous invite, à ses risques et périls, dans ce monde de malédiction où les mots se

retournent et nous font rire jaune. Sans plus de complaisance envers soi qu'envers nous. Il nous rappelle que nous ne sortons jamais intact des livres qui brûlent. Chez Boris Schreiber le sang coule en douce. Mais quel sang ? Quelle douceur ? À chacun de nous de donner un nom à cette blessure.

André BRINCOURT

[La] *Douceur du sang* de Boris Schreiber, Cherche Midi, 15 €.